Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 26 (1998)
Heft: 103

Artikel: Récits fribourgeois : le duel des deux sergents
Autor: Glasson, Nicolas
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-243997

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le duel des deux sergents

Le 2 mars 1798, Fribourg était tombée aux mains des Français. Quelques jours plus tard, c'était le tour de Berne et la chute de la vieille Confédération, avec ses treize cantons et ces pays sujets, qui formèrent la République Helvétique une et indivisible.

Un matin d'avril, un homme s'arrêtait près de la porte du Jacquemart, en face du couvent des Ursulines que les soldats de Dijon devaient incendier, quelques semaines plus tard, par dépit de n'être point logés chez les bourgeois. Il y avait là quelques blocs de pierre, les uns déjà taillés, les autres attendant le ciseau de l'ouvrier. L'homme portait un burin, une équerre et un maillet. C'était un tailleur de pierre qui venait justement continuer sa tâche. Gros et fort, se tenant très droit, il avait dans son pas et dans sa tournure quelque chose de militaire. Sa figure était presque effrayante, car il lui manquait un œil, un œil qui devait être resté à la pointe d'un fleuret. C'était Guerrin, ancien sergent et prévôt d'armes dans le régiment de Sonnenberg, rentré du service étranger après douze ans d'absence, pour reprendre son premier état de tailleur de pierre.

En ce printemps 1798, Fribourg était livrée à l'anarchie. Un gouvernement militaire avait remplacé le Petit Conseil de l'Ancien Régime. Les Français étaient les maîtres. Les hauts, puissants et très redoutés seigneurs patriciens avaient fui et ceux qui étaient restés n'osaient sortir de leurs demeures. Tout était en grand désarroi. Les soudards de la Révolution se livraient au pillage et la plus grande licence régnait parmi eux. Les duels étaient fréquents dans la troupe et il n'y avait pas de semaine où un militaire ne succombât. A l'appel du matin, son camarade répondait pour lui : « Passé l'arme à gauche ! » et tout était dit. Quelques artisans de la cité, qui avaient servi autrefois et qui n'aimaient pas les républicains d'outre Jura, prenaient part quelquefois à ces duels. Guerrin se distinguait surtout, parmi eux. Dans son régiment il avait été réputé pour être une fine lame et sa réputation n'avait pas diminué depuis son retour. Il se battait à tout propos, de sang-froid le plus souvent, sans animosité, pour le plaisir, négligeant sa besogne, ce qui mécontentait les bourgeois.

Guerrin venait d'arriver sur le chantier près des blocs de pierre. Il posa ses outils, tira sa bourse à tabac, puis son brûle-gueule qu'il s'apprêta à bourrer. Une femme qu'il connaissait bien déboucha de la ruelle. Elle était enveloppée d'une mantille et passa à côté de lui, se dirigeant vers la porte de la ville. Mais elle s'arrêta soudain

et salua :

— Bonjour Guerrin !

— Bonjour, fit ce dernier.

Elle restait là, immobile, au lieu de continuer son chemin.

— Qu'y a-t-il, dit l'homme, d'un ton bourru.

— Si vous saviez !

— Quoi donc ? Ton mari s'est grisé hier soir et t'a battue ce matin, hein ?

— Si ce n'était que cela...

Le tailleur leva la tête et la regarda d'un air étonné et goguenard. Il allait plaisanter, lorsqu'il la vit pleurer en se cachant la figure.

La chose était grave.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il d'une voix radoucie.

— Mon homme, dit-elle à voix basse, s'est trouvé hier au cabaret de l'« Agneau » avec deux Français. Il y avait ce grand moustachu qui a une balafre sur le front, qui est sergent et qui s'appelle... mais... comment...

— Giroux ?

— Justement !... Giroux. Ils ont eu une querelle ensemble et se sont provoqués pour ce matin. Ils vont se battre.

— Eh bien, ton mari est un homme flambé...

— Oh ! mon Dieu, dit-elle en sanglotant.

— Il n'y aurait qu'un « coulé en tierce » pour le tirer d'affaires ; mais il n'a jamais pu l'apprendre.

Le mari de la pauvre femme avait servi avec Guerrin dans le régiment de Sonnenberg, colonel lucernois, au service de France.

— Et que faire, de grâce !

— Le coulé est un maître coup, je ne vois que ça.

— Mon pauvre homme sera donc tué ?

— Ma foi, je te dis franchement, s'il avait voulu apprendre le coulé, comme je lui conseillais...

— C'est que le moment est proche, ils vont se battre.

— Mais il n'a pas voulu s'y mettre...

— Mais que faire, mon Dieu...

— Il faut bien s'effacer, faire une demi-allonge et pan... en se fendant jusqu'au menton... exclusivement.

— Et mon pauvre enfant qui n'a que six ans...

— Et surtout ne pas tenir le poignet trop haut pour ne pas rester découvert.

— Oh ! que je suis malheureuse !

Pendant ce colloque, Guerrin avait allumé sa pipe. Il comprit, en tirant la première bouffée que sa théorie sur le coulé était des paroles vides de sens et n'amenaient à rien.

— Où est ton mari ?

— A la maison. Il veut sortir, puis il vient regarder son fils, et il reste. Mais cela ne le retiendra plus longtemps. Il veut se battre absolument, disant que l'honneur l'exige.

— Il a raison.

— Oh ! ne dites pas ça, ne dites pas...

— Ce diable de sergent Giroux est un fameux lapin. Ton mari est beaucoup moins fort. Je te le répète, j'en suis fâché : il n'a jamais su mordre au coulé. Dommage !

— ...

— Pourtant, il y a un remède.

— Oh ! si vous vouliez, Guerrin...

— Ah ! petite sorcière de femme, tu veux me prendre par mon faible. Je comprends maintenant. Il faut que Guerrin prenne son joujou et fasse à Giroux les honneurs pour ton mari. N'est-ce pas cela ?

La pauvrette n'osa répondre.

— Ah ! mais, ces pierres que je devais tailler aujourd'hui... hé bien ! le bourgeois attendra... Où est le rendez-vous ? A quelle heure ?

— Derrière le rempart, à neuf heures.

Guerrin regarda l'horloge de la tour. Il était huit heures et demie.

— Suffit. Va-t-en. Dis à ton mari qu'il est aux arrêts forcés pour la matinée et que je monte la garde pour lui.

— Merci Guerrin, merci ! Dieu vous le rende.

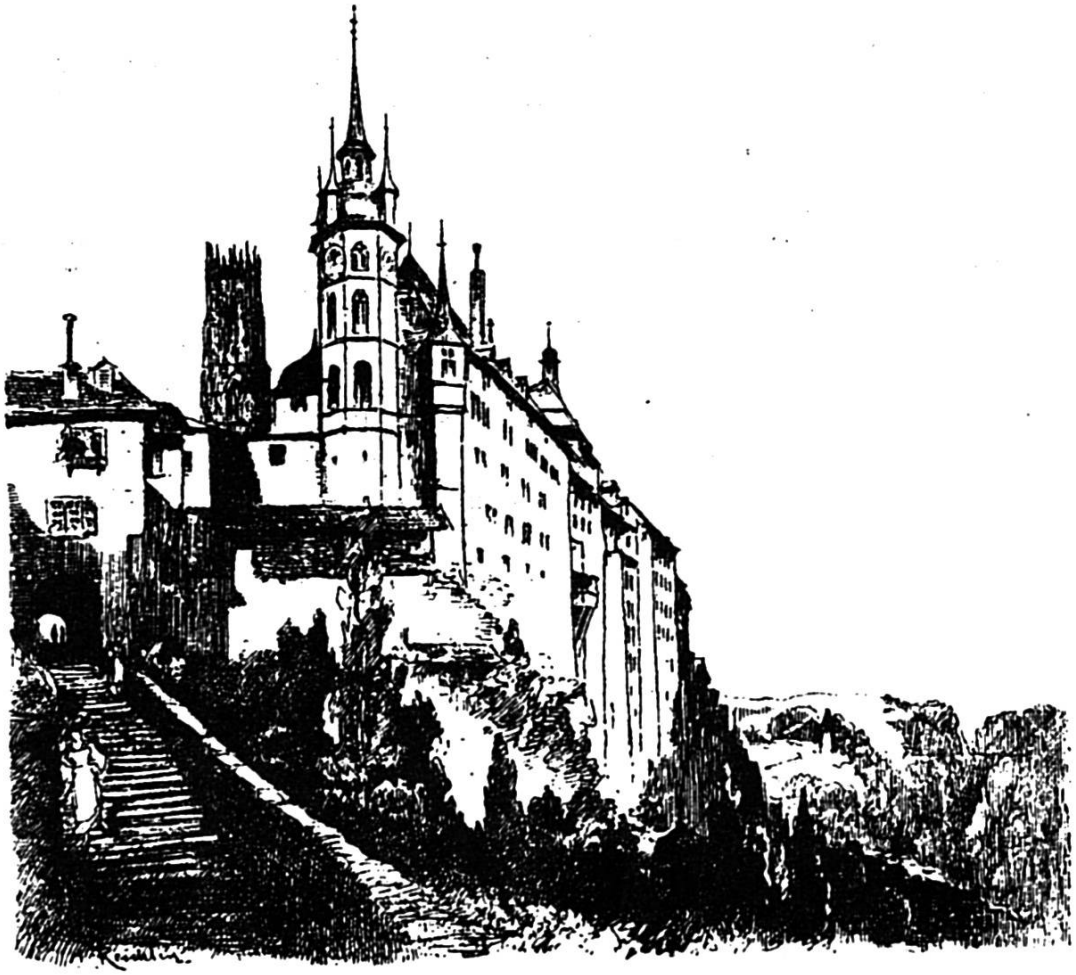
Et la femme s'en alla bien vite par où elle était venue. Mais avant de prendre la ruelle, subitement, elle revint sur ses pas, le visage angoissé.

— Guerrin, si vous alliez être tué ! ! !

Le tailleur de pierre, qui avait rassemblé ses outils, se disposant à partir, la regarda comme on regarde un enfant qui croit encore au loup-garou :

— Folle que tu es ! Va-t-en et fais-moi un bon dîner ; car je mange la soupe chez vous, sache-le bien.

La femme s'en alla, cette fois, plus rassurée, et Guerrin rentra chez lui. Il jeta son tablier, passa son bel habit bleu, décrocha de la muraille sa bonne lame de Solingen qu'il examina et repassa deux ou trois fois sur sa main comme il aurait fait sur un cuir à rasoir. Puis l'ayant cachée sous son manteau, il sortit et se dirigea vers le rem-



part. C'était l'emplacement où se dressa l'ancien pensionnat des Jésuites.

En chemin il solliloquait :

— J'avais pourtant juré, la dernière fois, que je ne la retoucherais plus jamais. Diable ! un encore la semaine passée, sans comptes tous les autres, à qui j'ai donné sa feuille de route ! Au fait, celui-ci de plus ou de moins... Cré coquin de sort ! faut-il que je me fâche, comme si j'allais commettre une mauvaise action, tandis que j'en vais faire une bonne... Un petit gars qui se verrait privé de son père, cela ne doit pas être.

Le duelliste arrivait derrière les remparts, où Giroux, le sergent français, attendait avec deux de ses amis.

— Messieurs, dit Guerrin, mon ancien compagnon d'armes est malade. Il m'a chargé d'un petit mot pour vous. Cela va-t-il ?

— Vous n'avez point de témoins ? dit le sergent Giroux.

— Sacrebleu ! je n'y ai pas songé. Mais au fait, voilà un ancien qui va se mettre à côté de moi.

L'ancien accepta, mais si le sergent français avait osé, il est probable qu'il aurait refusé le combat.

Les deux antagonistes croisèrent le fer. La lutte fut épique. Ils se battaient à outrance. Attaques, parades et ripostes se succédaient.

Deux minutes après, l'un des adversaires tombait sur le front, percé d'un coup mortel au côté droit, d'un « coulé en tierce », dit l'autre qui était resté debout.

Vous savez son nom.

— Messieurs, dit le vainqueur, à ceux qui avaient servi de témoins, si vous voulez être de l'écot, je ne m'y oppose pas, bien que je sois pressé de besogne.

Sans répondre à cette provocation, les deux Français enlevèrent le navré qui respirait encore et l'emportèrent.

Une demi-heure plus tard, Guerrin, en habits de travail, était de nouveau près du Jacquemart, à tailler sa pierre, comme si de rien n'était, lorsque la femme de la ruelle accourut vers lui.

— Guerrin, vous avez laissé passer l'heure. Il est neuf heures et demie.

— Et puis quoi...

— Je ne puis plus retenir mon mari. Oh ! je tremble...

— Comment ?

— Le sergent Giroux...

Guerrin fit un geste...

— Ton sergent, il a reçu ce qu'il n'attendait pas... Va préparer ta soupe.

La femme comprit. Elle joignit les mains, prête à baiser celles de son bienfaiteur. Elle leva au ciel son regard reconnaissant, se signa et s'en fut, en courant, vers la ruelle.

Guerrin tailla la pierre avec une ardeur infatigable, sans perdre une minute, jusqu'à ce que l'horloge du Jacquemart frappât les douze coups de midi. Pour lors, il prit ses outils, retroussa son tablier et dit :

— Allons manger ce dîner, je l'ai bien gagné.

(D'après Nicolas Glasson)

Bin motchi !

Din le trin ke va kontre Vevê, l'y avi on grô martchan dè kayon ke chè trovâvè in fathe d'on kuré.

Chti makinyon amâvè pâ lè kuré è to chin ke chintê la relidzjon. L'a dabôr trovâ on koto po fére ingrélyi chi prithè :

— Ditè-vê, Moncheu, chédè-vo la difèranthe ke l'y-a intrè oun'èvètyè è oun' âno ?

— Vèyo pâ bin, ke rèpon le kuré.

— E bin, l'âno, l'a la krê chu lè rin è l'èvètyè chu l'èchtoma...

— E vo, ke dit le prithè, chédè-vo la difèranthe intrè oun'âno è vo ?

— Na, chti kou ché pâ, n'in tràvo rin...

— Mè panyi, ke rèbrekè le kuré...

Pekoji di Chouvin.